

machines, les modèles, la comptabilité. Il était entré alors pour la première fois dans le cabinet que Pierre occupait maintenant avec son fils, après l'avoir si longtemps partagé avec sa sœur.

Rien n'y avait été changé, depuis que M. de Sauves au retour de sa prison y avait trouvé le portrait de Georges et le sien pendus au mur, par les mains pieuses d'Adèle.

Lorsque sir Jonathan y pénétra, c'était un matin ; Suzanne, négligemment, s'étant attardée sans doute à un ouvrage qu'elle ne faisait cependant pas d'ordinaire, essayait les bibelots de la cheminée, les échantillons des derniers modèles, disséminés sur les tables et les meubles, un peu de tous les côtés.

—Alors, dit sir Pierce de sa voix calme, sans inflexion, de la voix qu'il avait toujours en dehors de la famille Chaniers, c'est ici que vous passez une partie de votre vie avec Robert, monsieur de Sauves ?

—Oui, ici même. Voici ma place, voici celle de mon fils.

—Savez-vous que cette pièce détonne à côté de votre maison si artistiquement arrangée, si élégante et si soignée ? . . .

Pierre sourit tristement.

—C'est vrai, dit-il, elle diffère un peu. Mais ma sœur a tenu essentiellement à ce que rien n'y fût changé. C'est à cet endroit même que son mari a été si lâchement assassiné ; ici que, depuis lors, elle a lutté, travaillé et souffert.

Le visage de sir Jonathan était devenu très grave, un peu triste.

—C'est le portrait de M. Chaniers qui est là, n'est-ce pas ? demanda-t-il en désignant contre le mur l'image de Georges. Et celui-ci est le vôtre ? Pierre inclina silencieusement la tête.

L'Américain s'approcha du mur.

Suzanne n'essuyait plus rien et le regardait aussi fixement que le matin, lorsqu'elle était assise dans la voiture vis-à-vis de lui.

—Vous n'avez pas changé, vous, monsieur de Sauves, depuis que ce portrait est fait, déclara sir Pierce au bout de quelques secondes de silence. Pas même grossi. On vous dirait à peine le frère aîné de votre fils, ajouta-t-il, toujours tranquille.

Puis se retournant vers le portrait de Georges, sans attendre la réponse de Pierre.

—Et votre beau-frère, quelle heureuse et charmante physionomie il a là-dessus, était-il ressemblant ?

—On dirait qu'il va parler ; avec une expression encore plus sympathique, heureuse et gaie, si c'est possible.

On ne comprend pas comment cet homme-là a pu avoir un seul ennemi.

Puis tout à coup :

—Georgee ne lui ressemble pas.

—Non, du tout.

—Cependant, les filles d'ordinaire sont les portraits frappants des pères. Celle-ci n'a pas davantage de Mme Chaniers.

Dans son coin, Suzanne, les sourcils froncés, paraissait en proie à une sorte de stupéfaction.

Très bas, elle murmura :

—Est-ce qu'autant de sang-froid serait possible ? . . .

Aussitôt, elle sortit.

Sir Pierce la suivit un instant des yeux.

Avait-il entendu les paroles que la jeune gouvernante avait balbutiées ?

Peut-être, car son sourcil imperceptiblement frémissait.

Mais, sans reprendre sa conversation, il dit à Pierre :

—Voyons cette fameuse comptabilité, M. de Sauves, puisque vous y tenez et afin d'en être débarrassé le plus vite possible.

—Cela vous ennuie donc beaucoup ?

—Enormément, je vous l'ai déjà dit. Je m'étais bien juré en Amérique de ne point m'occuper une seule minute de ces choses en venant en France. Mais puisque vous le voulez, finissons-en au plus tôt. Je vous préviens seulement que je ne connais rien aux chiffres qui m'horripilent, James s'en étant toujours exclusivement mêlé.

Cependant, il écouta le caissier lui montrant la situation de la maison ; il lut quelques lettres de

correspondants, il reçut les explications fort lucratives, d'ailleurs, de M. de Sauves.

Mais il ne regardait, n'entendait, n'écoutait même que d'une oreille distraite.

On voyait que son esprit était ailleurs.

Quelques heures après, au déjeuner, il profita d'une absence de Georgette pour dire :

—Et ce mariage, quand le célébrons-nous ?

Robert devint plus blanc que sa serviette. Heureusement placé à contre-jour, il put dissimuler la violente émotion qui le poignait.

Gaiement Adèle, heureuse, répondit :

—Oh ! nous avons encore le temps. A l'hiver nous y penserons plus sérieusement.

—A l'hiver, dit sir Jonathan, c'est trop tard.

—Georgette est si jeune, dix-sept ans seulement. Il faudrait, au moins, attendre ses dix-huit.

—Il ne m'appartient point, chère madame, de peser sur vos décisions de famille, seulement, je voudrais bien y assister à ce mariage, et comme je dois partir très prochainement, je ne pourrai pas, dans six mois, faire un nouveau voyage en France.

—Ne vous en allez pas, grand ami, s'écria aussitôt Mlle Chaniers, ne trouvez-vous pas notre vie bonne ici ?

—Trop Georgee.

—Jamais trop. Maman dit que le bonheur est une chose rare dont il faut profiter à mort quand on a la chance de mettre la main sur lui.

—Vous êtes adorable, Georgee. Mais je ne puis m'éterniser dans cette existence heureuse, pour bien des raisons.

—Lesquelles ?

—Pour n'en dire qu'une, sir James ne pourrait pas longtemps se passer de moi, là bas . . .

—Oh ! dit Pierre, ce motif-là ne tient pas debout.

Benjamin commence à seconder admirablement son père, et la partie artistique peut être dirigée par vous aussi bien de Paris que de New-York.

—Moi, vous voudriez me faire travailler ici ? demanda sir Pierce avec un étonnement peut-être un peu effrayé, mais à coup sûr extraordinaire chez lui.

—Pourquoi pas ? Vous recommenceriez à diriger Robert comme autrefois. Quant à moi, je n'attends que son mariage pour me retirer des affaires et lui céder la direction pleine et entière de notre maison.

—Ce qui est une fameuse idée, Robert étant bien le garçon le plus droit, le plus intelligent et le meilleur qui se puisse rencontrer.

—Sir Jonathan, murmura le jeune homme embarrassé, je suis là !

—Je le sais bien. Mais parce que je ne vous ai jamais dit ce que je pense de vous, Robert, vous croyez peut-être que je ne vous ai pas apprécié. Il n'y avait pas un mois que vous étiez chez nous, à New-York, que je savais bien à quoi m'en tenir sur votre compte, allez. Et Georgee a une fameuse chance d'avoir rencontré un fiancé tel que vous.

—Alors, s'écria la jeune fille sans laisser à son cousin le temps de répondre, puisque vous aimez Robert, mon grand, mon cher ami, ne nous quittez pas . . . jamais.

Nous ne ferons tous qu'une famille. Vous verrez comme ce sera heureux. D'abord, Robert, qui est un sauvage, sera enchanté d'avoir quelqu'un pour me promener, m'emmener dans les théâtres, dans les bals, partout enfin où il s'abomine, et mon oncle Pierre aussi. Ensuite, vous serez le parrain de nos enfants, et vous les gâterez, et vous les adorerez. Est-ce que cela ne vous tente pas ?

—Oh ! si, mais . . .

—Il n'y a pas de mais. Les enfants de sir James ne vous aimeront pas comme moi. Votre place est donc ici, n'est-ce pas, maman ?

Sir Jonathan leva les yeux sur Adèle et l'enveloppa d'un regard si anxieux, si troublé, si suppliant en même temps, que la jeune femme rougit profondément et ne répondit pas.

Robert, absorbé dans les plus douloureuses, les plus poignantes réflexions, n'avait rien vu.

Pierre, pas davantage.

Seule, Georgette avait saisi au vol le regard de l'Américain, et une expression d'abord un peu étonnée, puis très heureuse s'était épanouie sur son visage intelligent.

Dehors, la cloche de l'usine sonna.

—Je vais surveiller la reprise des travaux, dit Robert en se levant. Il y a des commandes pressées et difficiles.

—Moi, ajouta M. de Sauves en imitant son fils, j'ai un rendez-vous pour deux heures, je n'ai que le temps de monter en voiture. Venez-vous, Jonathan ?

—Non, répondit Georgette, il fait trop chaud. Sir Pierce va rester avec nous, quand la chaleur sera tombée je lui rendrai sa liberté, pas avant.

Pierre n'insista pas et sortit.

On passa dans un petit salon où Adèle se tenait presque toujours depuis qu'elle avait cédé à Robert sa place dans la direction de l'usine.

Elle était admirablement jolie cette pièce ; à chaque pas, dans les tableaux pendus aux murs, dans les bibelots encombrant le moindre coin, dans les meubles familiers où l'on se reposait à l'aise, on sentait la femme intelligente, amoureuse du foyer et de l'intérieur.

Par les fenêtres entr'ouvertes, on voyait une pelouse qu'Adèle ne laissait point faucher parce qu'elle adorait l'odeur grisante des prés fleuris ; les herbes folles grandies à l'aise, agitaient très doucement, comme les vagues d'un lac, leurs tiges gris de lin ; tout autour, le soleil riait au travers des feuilles encore vertes des grands arbres du parc ; de temps en temps, une volée de moineaux s'en allaient subitement effarouchés en poussant des cris aigus.

L'heure était charmante, et tout, jusqu'au bruit des grandes machines de l'usine, imprimait à ce petit coin de terre un étrange cachet de vie et de bonheur.

—Sir Jonathan, dit tout à coup Georgette, vous nous avez donné tout à l'heure, pour ne pas rester en France, une bien mauvaise raison, que mon oncle Pierre a du reste très vite jetée par terre. Mais vous avez dit que vous en aviez d'autres. Voulez-vous me les confier ? . . .

—Ma fille, dit Adèle en essayant d'être sévère, tu es indiscrette.

—Avec mon grand ami ? Oh ! que non pas, ce n'est guère possible.

—Georgee a raison, madame ; d'elle, tout me charme et me plaît.

—Tu vois, maman. Alors, monsieur, confessez-vous.

—C'est si difficile !

Il regardait toujours Adèle qui, de plus en plus, détournait la tête, se sentant mal à l'aise.

—Oui, continua-t-il, je suis un pauvre homme qui ai vécu seul et que l'absence d'affection a rendu sauvage au point de ne plus savoir, de ne plus pouvoir même exprimer ses pensées.

—Même si l'on vous aide ?

—Oh ! cela, Georgee, c'est une autre affaire !

—Ma fille ! que vas-tu dire ? balbutia Mme Chaniers éperdue. Tais-toi, terrible enfant que tu es ! . . .

Mais Georgette s'agenouilla devant sa mère avec une grâce adorable et caline qu'elle n'avait certainement jamais eue avec la pauvre femme, et qui, tout en remuant délicieusement le pauvre cœur d'Adèle, ajoutait encore à son trouble.

—Pourquoi veux-tu que je me taise, chère maman si bonne ? lui dit-elle en la couvrant de baisers. Pourquoi ne veux-tu pas que je vous confie à tous les deux le plus cher désir de mon cœur, le rêve le plus ardent de ma pensée ?

—Oh ! parlez Georgee, s'écria Jonathan ému à en mourir, parlez, chère enfant tant aimée, vous dont le cœur devine tout ce que pense et veut le mien . . .

Comme s'il ne l'avait point interrompue, elle continua :

—Ce que je vénère, ce que j'adore le plus au monde, c'est vous deux. Toi, comme lui, maman. Je t'en supplie, restez toujours à mes côtés, ne vous séparez point de moi, ni l'un ni l'autre. Qu'en t'aimant chaque jour davantage, chère adorée, je ne le pleure pas, lui, je ne le regrette pas ! . . .

Adèle, la tête cachée dans ses mains, n'osait répondre et sanglotait tout bas.

Oh ! certes, elle avait aimé Georges ! . . .

Mais il y avait dix-huit ans qu'il était mort, et c'était Georgette qui la suppliait, qui pour la première fois lui parlait si tendrement, si doucement, que pouvait-elle faire, penser ou répondre ?